

Le soir même de la noce, les jeunes mariés partirent pour Strasbourg où Charles avait décroché un emploi de chimiste aux Chemins de Fer français. À leur arrivée dans la capitale alsacienne, ne disposant pas encore d'un logement, ils passèrent leur première nuit au tout nouvel hôtel de la Maison rouge place Kléber. Cette nuit-là, ils conçurent leur premier enfant.

\* \*  
\*

---

XXVII  
**Mariette**

**M**ariette ne tarda pas à trouver sa voie. Enseignante dans une école spécialisée en éducation ménagère pour jeunes filles de bonne famille, elle bénéficiait de suffisamment de temps libre pour mener à bien le projet qu'elle avait conçu. Telle une midinette, elle partit à la recherche de son chauffeur de taxi parmi les méandres des rues de la ville. Inlassablement, elle parcourut les grands boulevards. Elle s'installait à la terrasse des salons de thé situés à proximité d'une station de taxis dans l'espoir de le retrouver. Malgré ses efforts, rien ne se produisait. Quelquefois, son cœur s'emballait lorsqu'elle voyait passer une de ces Renault Vivaquatre qu'elle avait appris à reconnaître. Mais il arrivait que soit le véhicule roule trop vite sur l'avenue, soit que le chauffeur de la voiture ne ressemblât en rien à celui à qui elle rêvait. Ses nombreuses escapades hors de son domicile et ses folies devaient à tout prix rester secrètes. Dans l'esprit de ses parents, Mariette n'était pas destinée à se marier. À l'instar de son frère aîné fortement encouragé à consacrer sa vie à Dieu, en bonne fille obéissante, elle était pressentie pour s'occuper exclusivement de ses géniteurs vieillissants. C'était une tradition dans ces anciennes familles bourgeoises et gare à qui se rebellait !

Au grand dam de toute la famille, Mariette prit d'autorité son indépendance dès l'âge de vingt-cinq ans. Elle quitta le domicile de ses parents pour emménager seule dans un studio du centre-ville. Elle changea d'emploi, abandonnant son métier d'enseignante dans cette institution confessionnelle qui lui avait été imposée. Usant

de ses qualités de conviction, elle décrocha un nouveau travail, surpassant plusieurs concurrents masculins. Elle devint régente-démonstratrice d'une fabrique de cuisinières à gaz. Le scandale fut considérable. Ses parents lui fermèrent définitivement la porte de leur maison. Seuls Françoise et Charles essayèrent d'apaiser les rancœurs familiales. Mis en échec, ils prirent le parti de maintenir des relations suivies avec Mariette, malgré la distance.

Deux années passèrent sans que Mariette ne revît plus son éphémère chauffeur de taxi. D'ailleurs, pendant cette période, elle ne manqua pas d'occupation. Rapidement, elle était montée en grade dans sa société. À force de persévérance, la jeune femme était devenue adjointe du responsable du service commercial, chargée plus particulièrement des contacts avec les revendeurs de la marque. Cependant, la solitude lui pesait et une certaine amertume la taraudait.

\* \*

Sur toute la longueur du trottoir qui jouxtait le magasin consacré aux arts ménagers, d'immenses panneaux publicitaires avaient été installés. Ils vantaient les qualités du dernier modèle de cuisinière à gaz conçu par la maison Nestor-Martin. Brillamment éclairées, les cinq larges vitrines du grand magasin invitaient le chaland à assister à une démonstration culinaire utilisant toutes les ressources de ces fourneaux dernier cri. Au fond de l'espace commercial, une longue banderole affichait en caractères majuscules cette recommandation : "CUISINEZ AVEC NESTOR-MARTIN !" Coiffée d'une toque et vêtue d'une veste blanche à col officier sur une jupe à petits carreaux bleus, Mariette accueillait le public déjà nombreux. La performance demandée à la présentatrice était de très haut niveau. Elle s'apprêtait à préparer devant l'assemblée un repas complet : une entrée chaude, un poisson, une viande et un dessert cuit au four.

Dans ce but, mises en batterie sur une estrade, quatre cuisinières à gaz rutilantes faisaient face aux invités. Tous les ingrédients nécessaires à la réalisation de chacun des plats étaient disposés sur une longue table séparant l'officiante de l'assemblée. L'objectif consistait à passer un moment convivial en compagnie d'éventuels acheteurs, tout en mettant en valeur les qualités techniques et culinaires de la gamme des gazinières Nestor-Martin. Mariette vint à bout de toutes ses préparations en un peu plus de deux heures. Jonglant avec ses ustensiles de cuisine, pétrissant une pâte ou confectionnant une sauce, tantôt ouvrant la porte d'un four pour arroser de son jus une dinde farcie en train de dorer ou faisant blanchir à feu doux de petits légumes dans une casserole, elle démontra ses qualités de cuisinière. Elle acheva sa démonstration en dressant un à un les quatre plats présentés sur des tables recouvertes de nappes damassées. Le public était ensuite invité à goûter chaque mets accompagné de vins assortis. En coulisse, des quantités plus conséquentes de chacun des plats étaient prévues à cet effet. Un tonnerre d'applaudissements salua la performance de la régente. Comme espéré, les commandes de cuisinières de la marque affluèrent et le gérant du magasin se montra fort satisfait.

Un client s'était attardé, patientant pour rencontrer la démonstratrice. Lorsqu'il s'adressa à elle, bien qu'il ne portât pas sa tenue de chauffeur, Mariette le reconnut immédiatement. Le hasard, mais s'agissait-il réellement d'un hasard, permit à la demoiselle de retrouver son chauffeur de taxi ! Georges tenait à passer commande directement à la jeune femme d'une nouvelle cuisinière à gaz. Ni le moment ni l'endroit n'étant opportun pour partager des confidences, ils se montrèrent discrets. Sur le formulaire de commande, il inscrivit bien en évidence son adresse. Mariette lui accorda une importante remise et assura qu'elle s'occuperait personnellement de la livraison du matériel. En excellent officier qu'il était, il se pencha pour un baisemain. Après un dernier regard adressé à Mariette,

il quitta le magasin. Le cœur de Marianne battait à tout rompre, elle avait le rouge au front. Elle dut insister plusieurs fois auprès du service après-vente de l'usine pour obtenir la mise à disposition de la commande de son client. Pour la livraison elle avait tout prévu. Elle s'était assurée de la disponibilité d'une camionnette pour le transport et de deux manutentionnaires pour monter la cuisinière à l'étage. Elle prit soin de prévenir son client par lettre de la date de livraison. À l'heure dite, elle se présenta à l'adresse indiquée. Les livreurs terminaient de brancher la gazinière et de déblayer les emballages. Georges l'accueillit chaleureusement dans le hall d'entrée puis, la précédant dans le couloir jusqu'au salon, la pria de s'installer dans un des fauteuils. Sans être fortuné, Georges vivait à l'aise grâce aux revenus de ses trois taxis. L'appartement était clair, propre et coquet, quoiqu'un peu austère. Des meubles de style chippendale garnissaient la pièce. Des tentures unies et sobres, attachées par des anneaux à une tringle cuivrée habillaient la baie vitrée qui s'ouvrait sur l'avenue. Un large tapis d'Orient couvrait presque toute la surface du plancher. Intimidée, Marianne présenta à Georges les documents administratifs à signer. Sortant de la poche intérieure de sa veste son waterman à plume d'or, il se pencha sur l'épaule de la jeune femme pour mettre son paraphe. Elle sentit le frôlement de la tempe de Georges contre ses cheveux.

« Bien, dit-elle de plus en plus émue. Je dois à présent vous montrer le fonctionnement de votre nouvelle cuisinière. »

La voix de Marianne sonnait un peu faux, une gêne grandissante montait en elle. Il la précéda dans l'office. Les ouvriers venaient de quitter les lieux. Patiemment, elle expliqua à son client les manœuvres nécessaires pour allumer les quatre brûleurs, le moyen de les mettre en veilleuse, la sécurité en cas d'extinction intempestive, les graduations du bouton du thermostat. À son côté, elle s'accroupit pour démontrer les nombreuses fonctions du four, la sole avec son gros brûleur, la voûte pour les grillades, les lèchefrites et le tiroir de rangement. Galamment, il lui tendit la main pour l'aider à se

relever, mais lorsqu'ils furent debout, il ne lui lâcha plus le bras. À cet instant, tout bascula. Elle se tourna légèrement vers lui, il approcha ses lèvres et voyant que la jeune femme s'abandonnait à lui, il l'enlaça tendrement.

\* \*

Dès 1936, des bruits de bottes se firent entendre en Europe : remilitarisation de la Rhénanie en violation du traité de Versailles, élections au Reichstag et plébiscite en faveur de Hitler, répression en Allemagne contre le "fléau tzigane", ouverture des Jeux olympiques de Berlin où la propagande nazie s'afficha à outrance.

Malgré ce contexte inquiétant, Marianne et Georges se fréquentèrent dans une totale insouciance. Il ne leur manquait rien pour vivre heureux. Ils profitaient pleinement de leur complicité, de l'argent facile et de leur totale indépendance. Depuis qu'elle travaillait chez Nestor-Martin, Marianne sentait souffler sur elle un vent de liberté. Son nouveau métier de régente l'obligeait à de nombreux déplacements à travers toute la Belgique. Elle pouvait être un jour à Givet pour une démonstration culinaire et le lendemain à Bruges ou encore à Bastogne pour former un client-revendeur de la marque. Le travail était varié et enrichissant. Georges, de son côté, consacrait son temps à gérer ses taxis et à encadrer son personnel. Il n'était pas un homme possessif. Même épisodiques, leurs rencontres restaient toujours une fête. Elles se passaient le plus souvent à l'hôtel ou lors de longs week-ends de villégiature dans de petites auberges des Ardennes ou sur le littoral du nord du pays où les distractions ne manquaient pas. Ainsi, dès le début de leur relation, chacun garda sa liberté. Marianne appréciait la prévenance de Georges, ses attentions et sa classe. Cependant, une inexplicable réserve, peut-être liée à leur soif d'indépendance, les retenait de s'engager davantage l'un envers l'autre. Marianne venait juste

de se libérer de la pesante tutelle de ses parents. Quant à Georges, le souvenir de la tragédie vécue avec Natalya qui le hantait encore le retenait de proposer le mariage à sa nouvelle compagne.

Mariette apprit par sa sœur Françoise que sa famille avait connaissance de sa liaison avec Georges. Elle ignorait comment ils en avaient été informés. À coup sûr, une âme charitable s'était fait un devoir de les renseigner. Ils avaient très mal accepté la chose. Que devaient penser les voisins de cette fille qui refusait de s'occuper de ses parents pour leurs vieux jours ? N'aurait-elle pas été mieux inspirée de prendre le voile pour servir Dieu ? S'afficher avec un étranger, vivre dans le péché et hors mariage, avec un orthodoxe apatride de surcroît, était proprement scandaleux. C'était plus qu'ils ne pouvaient tolérer.

« Mariette n'est plus notre fille ! », s'était exclamée sa mère.

Alberte, qui s'apprêtait à se marier, et José, totalement embrigadé au séminaire, n'avaient osé prendre la défense de leur sœur. Alors les amants furent mis au ban de la famille. Au contraire, Charles et Françoise bravèrent la vindicte parentale en restant en contact avec le couple "illégitime", mais ce parti pris leur fut curieusement pardonné. Qu'importe, désormais les Witz n'étaient pas belges, mais français et d'ailleurs, plus tout à fait catholiques. Dès lors, Mariette et Georges décidèrent de ne plus tenir aucun compte des pressions familiales. Ils prirent la vie comme elle venait.

\* \*  
\*

---

XXVIII**Par-delà l'océan**

Comme convenu, Jean-Georges resta en relation suivie avec l'ingénieur américain Leo Baekeland. Leur collaboration se révélait fructueuse. Chacun d'entre eux en tirait profit pour ses recherches personnelles. Malheureusement, ces échanges d'informations à travers l'Atlantique s'avéraient difficiles. En 1936, la traversée vers New York nécessitait de quatre à huit jours de voyage même avec les navires les plus rapides. Trop peu nombreux, les départs dans chaque sens ne se prêtaient pas aux besoins d'une correspondance soutenue. Entre 1930 et 1936, Mermoz effectua en seulement vingt-quatre heures la liaison en avion de l'Atlantique Sud entre l'aérodrome de Paris-Le Bourget et Buenos Aires. Dans ces conditions, pour communiquer ou partager les fruits de leurs recherches réciproques, les deux ingénieurs utilisèrent les modes de transport les plus variés : voilier, vapeur, avion ou télégraphe. Courriers et colis transitèrent aussi par l'un des moyens les plus célèbres de l'époque, le dirigeable.

\* \*

La construction du Zeppelin débuta en 1931 et dura environ cinq ans. Le premier vol d'essai fut effectué en mars 1936 au-dessus du lac de Constance. Les tests s'avèrent concluants. En mars de la même année, le "LZ129" fut remis à la compagnie allemande Deutsche Zeppelin-Reederei. On le baptisa du nom de "Hindenburg" en l'honneur du président du Reich. La compagnie assurait déjà des